







## DU MÊME AUTEUR

*PERSONNE NE DISPARAÎT*, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1604.

*LES RÉPONSES*, Actes Sud, 2019.

L'extrait de *Ceux qui partent d'Omelas* d'Ursula K. Le Guin est traduit de l'anglais par Henry-Luc Planchat, in *Aux douze vents du monde*, Le Béalial', 2018.

Titre original :

*Pew*

Éditeur original :

Farrar, Straus and Giroux

© Catherine Lacey, 2020

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16431-7

CATHERINE LACEY

# Banc

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Myriam Anderson

*ACTES SUD*



*pour Jesse Ball*





*Ces gens-là sortent dans la rue et la descendent, solitaires. Ils continuent de marcher et quittent la ville d'Omelas. Chacun s'en va seul, garçon ou fille, homme ou femme. La nuit tombe ; le voyageur doit traverser des villages, passer entre les maisons aux fenêtres éclairées, puis continue dans les ténèbres des champs. Solitaire, chacun va vers l'ouest ou le nord, vers les montagnes. Ils continuent. Ils quittent Omelas, ils s'avancent dans les ténèbres, et ne reviennent pas. Pour la plupart d'entre nous, l'endroit vers lequel ils se dirigent est encore plus incroyable que la cité du bonheur. Il m'est impossible de le décrire. Peut-être n'existe-t-il pas. Mais pourtant, ils semblent savoir où ils vont, ceux qui partent d'Omelas.*

URSULA K. LE GUIN,  
*Ceux qui partent d'Omelas*



DORMIR



S'il t'arrive un jour d'avoir besoin – et je te souhaite de ne jamais en avoir besoin, mais on ne peut jamais être sûr – si un jour il t'arrive d'avoir besoin de dormir, si ta fatigue est telle que tu ne sens plus rien que le poids animal de tes propres os, et que tu marches le long d'une route sombre sans personne alentour, et que tu ne sais plus très bien depuis combien de temps tu marches, et que tu ne cesses de regarder tes mains sans les reconnaître, et que tu ne cesses de surprendre un reflet dans les vitres obscurcies sans reconnaître la personne du reflet, et que tout ce que tu veux, c'est dormir, et que tu n'as rien d'autre que nulle part où dormir, il y a un truc que tu peux faire, c'est chercher une église.

Ce que je sais des églises c'est qu'en général, elles ont plein de portes et que souvent, au moins une de ces portes, tard le soir, a été laissée déverrouillée. Si les églises ont tellement de portes c'est parce que les gens ont tendance à entrer dans les églises (et à en sortir) par petits groupes. Et dans la précipitation. Il semble que les gens ont des tas de raisons d'entrer dans les églises et peut-être encore plus de raisons d'en sortir. Moi, ma seule raison d'entrer dans une église, ça a toujours été dormir. Quant

à mes raisons d'en sortir : éviter de me faire surprendre en train de dormir ou, trop tard, devoir en partir parce qu'on m'y *invite*. Ce sont les seules raisons dont je me souviens. Mais j'ai quelques problèmes avec la mémoire ces temps-ci. J'ai quitté des endroits, commencé à marcher, dormi dans toutes ces églises, et puis il s'est passé tout le reste – c'est tout ce que je sais.

Ce n'est pas que je les trouve si formidables, les églises. Pas si formidables du tout. Ce n'est pas ce que je veux dire quand je dis que c'est un endroit où on peut aller, quand on est fatigué. Je ne parle ni de grâce ni de délivrance – personne ne peut vraiment parler de ces choses. Ce que je veux dire c'est qu'une église est une structure avec des murs, un toit, de jolies fenêtres qui rendent impossible de voir dehors. Dans ce sens, elles sont comme des casinos, ou des centres commerciaux, ou comme ces grandes pharmacies avec plein de rayons, de la musique qui dégouline de quelque part, et la quête infinie d'un truc définitif.

Parce qu'une église c'est aussi un bâtiment, souvent un bâtiment très robuste qui peut maintenir l'extérieur à bonne distance et c'est quand l'extérieur est assez loin de soi qu'on peut dormir. Dormir : un truc dont il semble que tout corps ait besoin, or ce dont les gens ne disposent pas toujours quand ils en ont besoin, c'est d'un endroit où dormir, ou du temps qu'il faut pour atteindre un endroit où dormir, et donc : une église. Peut-être qu'un jour une église résoudra ce problème pour toi ou peut-être que cela t'est déjà arrivé.

Pendant un bout de temps, je n'ai dormi que dans des églises. Il y a eu quelques nuits où j'ai essayé de

dormir dans des bois, dans des toilettes publiques ou derrière une station-service, et j'ai aussi fait quelques chouettes siestes dans un cimetière mais le seul endroit où j'ai pu dormir vraiment profondément, à l'époque, c'était les églises. Depuis, je doute d'avoir pu m'endormir complètement, ni connaître un vrai réveil. Jours et nuits emmêlés. Parfois j'ai envie d'écrire une lettre au sommeil, pour lui demander s'il se souvient de moi, s'il a l'intention de revenir un jour. Je n'ai pas de nouvelles du frangin de la mort. Ça fait un moment que je n'ai pas pénétré dans une église.

Les grandes – voilà le type d'église qu'il faut chercher si tu as besoin de dormir. Les grandes églises ont plus de portes susceptibles d'être laissées déverrouillées, et plus de recoins sombres entre les différents bâtiments, salles, couloirs, parfois même des terrains de jeu et des gymnases, plus une ou deux cuisines dans certains complexes et il arrive même qu'il y ait une petite chapelle à côté de la grande et la plus petite chapelle est presque toujours laissée ouverte. Et aussi, les gens qui vont dans les grandes églises sont souvent trop différents pour se mettre d'accord sur quoi que ce soit, alors si on t'attrape à dormir dans l'église, la personne qui t'attrape n'aura probablement pas une idée claire de la marche à suivre pour se débarrasser de toi (faut-il appeler la police ou le pasteur, faut-il te donner ou te prendre quelque chose) et il est facile d'échapper aux gens qui n'ont pas une idée claire de la marche à suivre. Je l'ai fait et refait. On dirait que les gens qui appartiennent à une grande église souhaitent que ladite église – si vaste, avec tant de pièces – se charge de croire à sa place, mais l'église n'est rien

qu'un bâtiment. L'église n'a pas de pensées. L'église, c'est de la brique et du verre. S'ils y dormaient, les gens le verraient bien.

Je ne sais pas comment on en est arrivé là.

On dirait que le temps est ailleurs et que ce que j'ai sous les yeux n'est pas le présent mais, plutôt, l'avenir, un avenir à venir et que, en quelque sorte, le moment présent est resté quelque part en arrière, inaccessible, et moi je vis ici, otage d'un temps à venir. Il y a ce corps qui pend sous moi, qui me trimballe mais n'a pas l'air de m'appartenir – et même si je pouvais croiser mon propre regard, je serais incapable de le reconnaître.

Maintenant, à force de ne jamais dormir, je pense souvent à la façon qu'a la vie de vous décocher un clin d'œil, quand tu te réveilles. Ça me manque, ce genre de commencement, se voir offrir un jour nouveau, prendre un nouveau jour, quelque chose qui soit à toi, rien qu'à toi et à tout le monde à la fois.

Si tu te débrouilles pour passer une vraie nuit de sommeil dans une église, tu remarqueras comme c'est agréable de s'y réveiller. Tu en auras presque envie de croire en Dieu, si tu ne crois pas déjà en Dieu, et si tu crois en Dieu, ce sera comme une gentille petite tape sur l'épaule. Ça doit être tellement chouette, de se faire ainsi gentiment taper sur l'épaule, de se balader constamment en compagnie de cette gentille petite tape.



Dans les toilettes d'une station-service – sol pisseux, distributeur de tampons, urinoir, cabine ouverte – je m'enfermai et je me mis à poil pour jeter de l'eau sur ma peau.

Dans le miroir lézardé je vis ces jambes, vis ces bras, fermai les yeux pour essayer de me souvenir de ce corps mais, sous les paupières closes, l'esprit ne voyait rien, ne parvenait pas à se souvenir dans quoi il habitait. À nouveau j'ouvris les yeux – vis ce corps. Peut-être plus large en certains endroits, plus étroit en d'autres, des parties douces, d'autres fermes, et là où mes jambes se rejoignaient, quelque chose que je savais devoir protéger, même si je ne savais pas dire pourquoi.

Quand j'eus remis les habits, tout éventuel souvenir de ce qu'était ou avait été ce corps avait disparu sous le tissu. Probablement que ce que je suis – quoi que je sois – est étendu au fond d'un canoé, allongé, les yeux dans le ciel. Je suis incapable de m'asseoir ou de bouger. Je ne me souviens pas d'avoir pris place dans ce canoé. Parfois, j'entends des gens s'adresser au canoé comme s'ils ne s'apercevaient pas que je suis là, au fond. Voilà, c'est l'effet que ça fait, c'est l'effet que vivre me fait. Pourquoi est-ce

si difficile à dire ? On dirait que je n'arrive jamais à décrire ça de manière assez claire.

Une fois, quelqu'un a dit que j'avais le cou fin, un cou de femme, paraît-il, un cou de femme qui aurait poussé sur de larges épaules d'homme mais c'était peut-être l'inverse – des épaules frêles et un cou épais. Du plus loin que je me souviens, tout ce que j'ai pu entendre dire sur mon corps a contredit une autre chose qu'on m'avait dite. Je regarde ma peau, et je ne peux pas dire de quelle couleur elle est. Je regarde dans un miroir et je ne vois rien de particulier. Il semblerait que je sois quelque part dans ce tas de peau de muscles d'os de gras et de poils. Est-ce qu'il n'y a que les autres pour vous dire ce qu'est votre corps, ou y a-t-il un moyen de connaître une vérité plus vraie sur son propre corps, depuis l'intérieur, quelque chose qu'on ne pourrait ni voir ni expliquer ? Je sais qu'avec le temps, les corps changent – ils s'étirent ou se contractent, de nouveaux corps poussent à l'intérieur d'autres corps, la peau se parchemine ou s'épaissit, les membres se mettent à sentir et doivent être nettoyés, les organes font passer clandestinement des tumeurs dans le noir – mais n'y a-t-il vraiment rien d'autre ? Quelque chose qu'on ne voit pas ? Et pourquoi ne peut-on jamais lui parler, à cette chose ?

Un soir, tard, dans une station-service, la caissière m'a donné un biscuit et un hot-dog spongieux. Elle m'a montré des photos d'elle en noir et blanc, des photos d'elle avant – une jeune femme en bottes blanches, cheveux courts et d'un noir pur, coupe ronde et nette. Dans la station-service, ses cheveux étaient gris, filasse. Elle ne m'a pas demandé mon nom. Elle m'appelait *baby*, elle m'appelait *chou*, m'a fait boire une gorgée de whisky de sa flasque et m'a

permis de dormir derrière le comptoir. Nous étions loin de tout, tout autour une étendue de rien, plate, à l'horizon une lueur extraterrestre s'élevant d'une ville. J'ai dormi par terre pendant que, perchée sur un tabouret, elle tenait d'une main un journal sur ses genoux, l'autre posée pas loin d'un fusil. C'est l'une des rares personnes qui aient su se pencher au-dessus du canoé et me voir au fond – *coucou*.

*Mais tu es quoi ?* m'a-t-on parfois demandé et je sais que c'est malpoli de répondre à une question par une autre question mais je m'autorise parfois cette impolitesse. À ceux qui demandent, il m'arrive de demander en retour, *Toi, tu es quoi ?* Et quelle horrible question. À dire ou à entendre. Je regrette de l'avoir jamais posée. Parfois, on m'a répondu : *Je suis chrétien, fatiguée, américain, je suis noir, blanc, pas d'ici, je suis affamé, en colère, une femme, un homme, un homme homosexuel, pasteur, républicain, une mère, un fils, âgé de quarante-trois ans, sans domicile*, ou parfois on m'a répondu d'un rire qui montait et descendait dans la poitrine avant de s'éloigner, ne laissant rien derrière lui.

Quand l'aube est arrivée ce matin-là dans la station-service, la caissière m'a donné une brique de lait, m'a dit de revenir si j'avais besoin. Elle n'a jamais demandé ce que j'étais.

Dans l'obscurité de la nuit, avec personne autour, elle m'a parlé.

*Y a que moi qui accepte de travailler le dimanche. Ils veulent tous acheter de l'essence le dimanche, ça oui, mais faut pas leur demander d'en vendre. Le truc étrange, c'est que, le fait que personne ne bosse le dimanche, c'est ce qu'il y a de mieux dans cet endroit, mais c'est aussi ce qui ne va pas.*

Elle s'est tue un long moment, à secouer la tête, à feuilleter le journal.

*En tout cas, le seul bon prêtre que je connaisse ne passe pas sa vie dans une église pour qu'on la regarde. C'est simplement celle qui garde les enfants toute la journée, et qui passe la nuit à l'hospice. Elle parle pas de Dieu, ou de la Bible. Pas besoin. Rien qu'à voir comment ces gamins la regardent – demande-leur ce qu'ils savent. Ils en savent long.*

DIMANCHE



Je me réveillai sur un banc d'église, j'avais dormi sur le côté, les genoux pliés. Je ne bougeai pas. Je sentais la chaleur d'un autre corps près de ma tête. Je regardai par terre, vis des jambes de pantalon bleu marine et deux chaussures d'un brun pâle. Plus haut : le dessous d'une barbe de trois jours. Dans la pièce, une voix ample, comme un tonnerre lointain. J'avais mal aux articulations. L'impression d'avoir dormi pendant des semaines, poids lourd, inamovible, esprit vide, corps engourdi contre minces coussins.

Tout près il y avait une autre personne, dans une robe bleue qui pendait longue et large. Des cheveux châtain clair tirés dans un nœud sur la nuque. De l'autre côté de cette personne, trois enfants, des garçons, dans des petits costumes, comme la personne assise à côté de ma tête. Le plus petit dormait. Le plus grand était vif, le regard fixé devant lui, un gros livre bleu marine entre les mains. Le garçon de taille moyenne m'observait et quand nos regards se croisèrent, il tira sur la robe. La personne dans la robe se baissa et immobilisa la toute petite main dans la sienne un petit moment, la serrant fort. L'enfant grimaça. La main relâcha l'autre main.

Une pensée fit lentement son chemin en moi : voilà le genre de personne qu'on appelle une mère. Une mère porte des robes, tient des mains. Parfois ce genre de mot faisait son apparition, prononcé par une voix silencieuse.

Le regard du garçon du milieu retomba sur moi, son visage plus troublé encore cette fois, de la colère, une douleur fiévreuse. La voix à la proue de la pièce dit des mots usés et toutes les autres voix répondirent les mêmes mots usés et le garçon, sans me quitter des yeux, les murmura en rythme.

L'orgue hurla un long accord, une ouverture, un appel. Les bancs craquèrent quand les corps se levèrent. Le garçon qui m'observait attrapa le plus petit garçon endormi par les aisselles et le mit debout sans ménagement. Tout le monde chanta, ronronnant à l'unisson. Je ne bougeai toujours pas, immobile, sur le côté. Le garçon désescalada le banc pour se rapprocher de moi, tira sur ma chaussure jusqu'à ce que la mère se baisse pour lui donner une petite claque sur la tête. Une mère donne des claques sur la tête. Une mère porte des robes bleues et donne des petites claques sur la tête.

Lentement, je me levai pour me joindre à eux, on me tendit un livre ouvert, des cantiques. Un doigt désigna une ligne de mots, les souligna le long de la page. Je ne chantai pas. À peu près tout me semblait incertain, mais au moins une chose était sûre : je n'allais pas chanter.

Tout le monde se rassit, alors moi aussi. Les corps les plus grands – la mère, le père (Le père ? Le père) – ne me regardèrent pas, se conduisirent comme si j'avais toujours été et serais toujours là, à m'asseoir et me lever dans cette église, sur ce banc. J'étais ici une